

par elle avec trop de rigueur, elle lui offrit, pour prix de ses caresses et de ses complaisances, de riches colliers et des étoffes précieuses renfermées dans un grand coffre. La jeune princesse se courba sans défiance pour examiner les bijoux qui lui étaient promis; au même instant l'exécrable Frédégonde bondit de son lit, ferma violemment le coffre sur la tête de Rigonte; et si les cris de l'infortunée n'eussent été entendus, la mère aurait étranglé sa fille de ses mains!!!

Chilpéric lui-même devint enfin la victime de cette femme abominable. Le roi avait établi sa résidence à Chelles, près de Paris, quelque temps après les dernières couches de Frédégonde, qui lui avait donné un enfant mâle qu'on nomma Clotaire. Un matin, vers la fin du mois de décembre, le prince, que l'on croyait parti à la chasse, monta chez la reine sans se faire annoncer; elle était seule, occupée à sa toilette; il entra sans bruit, et pour la surprendre, la frappa légèrement sur la taille avec une baguette qu'il tenait à la main. Celle-ci, prenant le roi pour son amant qu'elle attendait, lui dit sans se retourner : « Landry, un chevalier tel que toi ne » doit jamais attaquer les dames par derrière. »

Le prince; immobile d'étonnement, ne répondit rien à la reine, et sortit de son appartement. Frédégonde s'aperçut aussitôt de sa méprise; pour conjurer l'orage qui la menaçait, elle envoya chercher Landry, lui raconta son imprudence, lui ordonnant de choisir entre la mort de Chilpéric ou la vengeance d'un mari implacable. Au retour de la chasse, des assassins attaquèrent le roi, et il tomba percé de vingt coups de poignards. Ainsi mourut ce monstre, dont les crimes avaient contraint les peuples à désertir le sol de la patrie

pour émigrer dans les royaumes voisins! Malheureux comme guerrier, Chilpéric ne triompha de ses ennemis que par des assassinats; lâche, dans un siècle où le courage était encore la vertu des rois, il fut toujours vaincu par ses frères. Enfin ses crimes lui méritèrent le nom de Néron de la France, et comme l'empereur romain il fit des vers, et eut la prétention d'être homme de lettres.

Après la mort de Chilpéric, les rois de Bourgogne et d'Austrasie revendiquèrent sa succession; Gontran prévint son neveu, entra dans Paris avec une armée nombreuse, et prit possession du royaume au nom du jeune Clotaire. Childebert, obligé de se retirer à Meaux, demanda à son oncle le partage des états de Chilpéric, et le pria de lui livrer Frédégonde, afin de la punir du meurtre de son mari, et de ceux de Galsuinte, de Sigebert et des fils de la reine Audouère. Mais Gontran s'était déjà laissé séduire par cette femme artificieuse, qui lui avait promis la régence et lui avait persuadé que le jeune Clotaire, âgé de quatre mois, était réellement le fils de Chilpéric et non le fruit de ses amours avec Landry. Le prince renvoya les députés de Childebert, leur déclarant qu'il prenait la reine et son fils sous sa protection.

Frédégonde voulut ensuite se défaire de ses ennemis, et arma plusieurs assassins pour frapper Brunehaut et le roi d'Austrasie; ses émissaires furent arrêtés et pendus. Bientôt la mort de Gontran laissa une seconde fois la reine sans appui; par son adresse elle sut encore rallier autour de son fils les grands, les soldats et les peuples stupides, qui regardaient alors la personne des rois comme inviolable et sacrée. Elle se mit à la tête de l'armée, portant dans ses bras l'enfant qui

lui servait d'égide, et par son exemple elle anima ses troupes, qui taillèrent en pièces celles du roi d'Austrasie et assurèrent le royaume de Neustrie à Clotaire.

Quelques mois après sa défaite, Childebert II mourut empoisonné. On ignore si ce fut par l'ordre de Frédégonde ou à l'instigation de la reine Brunehaut; cependant la postérité a rejeté le crime sur celle-ci, qui depuis longtemps désirait gouverner seule, sous le nom de ses petits-fils. En effet Brunehaut prit la régence du royaume et déclara la guerre à sa rivale. Dans cette nouvelle lutte, elle éprouva la honte d'une seconde défaite plus funeste encore que la première; elle perdit tous ses trésors, les meilleures troupes de son armée, et put à peine se sauver avec cent hommes de sa garde.

Après cet éclatant succès, Frédégonde mourut, laissant sa mémoire en exécration à tous les peuples!

Brunehaut, délivrée de sa terrible ennemie, demeura seule enfin sur la sanglante arène où longtemps elles s'étaient disputé le prix du crime; cette reine infâme se laissant emporter par la fureur de ses passions, signala son règne par des débauches effrénées et des cruautés horribles. Son exemple doit apprendre aux nations que la puissance suprême est aussi terrible dans les mains des reines que dans celles des rois! L'ambitieuse Brunehaut, pour conserver le pouvoir sur les peuples de l'Austrasie, tantôt flattait les passions des jeunes rois, fils de Childebert, tantôt les excitait l'un contre l'autre, ou corrompait leurs mœurs en pourvoyant elle-même à leurs honteux plaisirs. Leur cour était composée de femmes perdues; et quelquefois, disent les chroniques, Brunehaut partageait leurs débauches, afin de faire signer

aux princes, dans les moments d'ivresse, l'ordre d'égorger les hommes sages qui les auraient fait rougir de leur affreuse dépravation!

Brunehaut, déjà vieille et flétrie par les excès, avait conçu une passion ridicule pour un jeune seigneur nommé Protade; la mégère désirant élever son favori au-dessus des rois, le rendit complice de ses crimes, et prépara la ruine de la monarchie en le nommant maire du palais. L'autorité et l'insolence de cet homme parvinrent à un si haut degré, que les grands de l'état, jaloux de son crédit, se révoltèrent contre Théodebert, firent égorger Protade, et obligèrent le prince à chasser Brunehaut de ses états. Mais cette femme, qui pratiquait déjà la maxime des tyrans, « diviser pour régner, » bannie par Théodebert, se réfugia auprès de Thierry, et lui persuada que son frère était un bâtard que Faiseube, leur mère, avait eu de ses amours avec un jardinier. Cette révélation excita une guerre terrible entre les deux frères; le roi d'Austrasie fut vaincu et envoyé à Châlons-sur-Saône, où Brunehaut le fit assassiner; les deux fils du prince furent massacrés, et elle-même écrasa le plus jeune contre la muraille. Juste punition de Dieu, que Théodebert méritait par sa cruauté envers Bilichilde, sa première femme, qu'il avait étouffée pour épouser sa concubine Theudichilde.

Thierry conçut ensuite pour la fille de son frère un amour incestueux, qu'il voulait sanctifier par le mariage; Brunehaut, pour prévenir cette alliance, fut obligée d'avouer la légitimité du malheureux Théodebert; elle défendit au roi de Bourgogne d'épouser sa nièce: le prince ayant déclaré qu'il résisterait à ses ordres et qu'il consommerait le mariage,



elle lui versa un breuvage empoisonné, qui l'emporta à la suite d'une maladie longue et cruelle. Thierry laissa quatre fils sous la tutelle de Brunehaut.

La vengeance divine devait enfin frapper cette femme criminelle. Clotaire, à la tête d'une armée puissante, marcha sur Metz et remporta une victoire facile sur des hommes qui exécraient Brunehaut. La reine, livrée au vainqueur par ses domestiques eux-mêmes, fut conduite dans le camp ennemi, et comparut en suppliante devant le fils de Frédégonde.

Clotaire, digne d'appartenir à ce siècle barbare, ordonna qu'elle fût exposée aux outrages des soldats, appliquée pendant trois jours à la torture, et attachée à la queue d'un cheval sauvage qui l'emporta à travers les bois et les rochers. Les lambeaux hideux de son cadavre furent ensuite livrés aux flammes sur un bûcher, et les cendres jetées au vent. Plusieurs auteurs prétendent au contraire que ses restes mortels, recueillis par les prêtres, furent enfermés dans une urne et déposés à Autun, dans l'abbaye de Saint-Martin.

Ainsi se termina, après quarante-huit ans de crimes, la lutte engagée entre Brunehaut et Frédégonde, qui semblait triompher de sa rivale dans la personne de Clotaire, son fils.

Brunehaut n'avait montré dans le cours de sa vie aucune marque de cette sorte d'énergie qui n'est pas inconnue aux plus grands coupables. Criminelle sans caractère et sans élévation, elle tomba au pouvoir d'un monstre qui n'exerça pour la punir qu'un acte de la politique barbare qu'elle eût employée contre lui si ses armes eussent été victorieuses.

SEPTIÈME SIÈCLE.

SABINIEN,

PHOCAS,
empereur d'Orient.

67° PAPE

CLOTAIRE II,
roi de France.

Élection de Sabinien. — Sa dureté envers les pauvres. — Il accuse saint Grégoire d'avoir acheté le titre de saint. — Il veut faire condamner comme hérétiques les livres de son prédécesseur. — Le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe. — Saint Grégoire apparaît au pontife et le frappe mortellement.

Pendant le septième siècle, les évêques de Rome commencent à étendre leur domination spirituelle et temporelle; employant tour à tour la ruse et l'audace, ils courbent humblement la tête devant les maîtres de l'empire lorsque ceux-ci sont puissants, et se révoltent contre leur autorité lorsqu'ils les voient vaincus par leurs ennemis ou dans l'impossibilité de les punir. Il est vrai que les empereurs s'attirèrent par leurs fautes la haine des peuples et le mépris du clergé, d'abord en s'abaissant jusqu'à soutenir des thèses théologiques, jusqu'à épouser les querelles les plus ridicules sur les dogmes du catholicisme; ensuite, ce qu'il y a de plus odieux, en poussant la fureur des controverses jusqu'à persécuter les infortunés qui avaient d'autres opinions que celles des princes. Au